

Le temps de l'illégitimité dans la schizophrénie Approche phénoménologique

J. Chamond *

Reçu le 18 mars 1998, accepté le 4 septembre 1998

Résumé – Créer son origine, fonder sa génération, bâtir les assises d'une existence qui se dérobe, au prix d'une subversion de l'irréversibilité du temps dans certains délires de filiation, sont les tâches impossibles que le schizophrène semble s'assigner. Le déphasage du temps externe et du temps interne, la stagnation du flux temporel, l'effondrement du champ de présence invalident la possibilité d'être et de devenir son temps dans le temps du monde. Au-delà du paradigme des altérations du *temps vécu*, la dislocation temporelle schizophrénique ressortit à une défaillance originaire de l'ancrage dans le monde préréflexif. La phénoménologie de l'expérience montre que, faute du fondement solide qui constitue le sol de l'élan vital, le site pour habiter le monde et l'horizon arrière pour se situer, le schizophrène est rejeté à l'espace-temps sidéral du Réel. Dans une existence en défaut de continuité, où rien n'est véritablement arrimé, il est condamné à une errance, tout à la fois temporelle, spatiale, identitaire, langagière, à la marge du monde commun. Non légitimé dans l'institution symbolique, sans arrimage dans le temps de la communauté, sans parvenir à faire expérience, il est aussi privé de la justification de soi que donne l'expérience

Summary – **The illegitimacy of time in schizophrenia: a phenomenological approach.** The schizophrenic seems to assign himself the impossible task of creating a neoreality – creating his origin, establishing his generation, and constructing the foundations of an existence which eludes him, at the cost of subverting the irreversibility of time in certain delusions of filiation. The absence of synchronicity between external and internal time, the stagnation of the phenomenon of temporal flux, the disintegration of the field of presence invalidate the possibility to be and to become one's time within the time of the world. Beyond the paradigm of the alterations in lived time, the schizophrenic temporal dislocation emerges from a primitive weakness of attachment in the prereflexive world. The phenomenology of the experience shows that due to the lack of a solid foundation which constitutes the basis for the vital impulse, the site to inhabit the world and the horizon behind it for orientation, the schizophrenic is rejected at the sidereal time-space of the real. In an existence which is lacking in continuity, in which nothing really has been made secure, the schizophrenic is condemned to wandering, at every level: in time, and in space; as regards identity and language; on the outskirts of

* Jeanine Chamond, docteur en psychopathologie clinique, psychothérapeute, 49, avenue de la Corse, 13007 Marseille, France.

naturelle du monde. Son drame peut prendre le sens d'une illégitimité à exister. © 1999 Elsevier, Paris

illégitimité / institution symbolique / phénoménologie de l'expérience / schizophrénie / temporalité

the ordinary world. Not legitimated by the the symbolic institution, not made secure in the time of the community, with an inability to experience, he is also deprived of that self-justification which provides the natural experience of the world. His drama may be regarded as an inability to exist. © 1999 Elsevier, Paris

illegitimacy / symbolic institution / phenomenology of experience / schizophrenia / temporality

L'atteinte schizophrénique, à travers son vocabulaire descriptif – déstructuration, dissociation, morcellement – figure une topologie de ruines, annonciatrice du cataclysme et de la déperdition ontologiques qu'elle produit, incarnés chaque fois dans des drames singuliers : depuis l'*Umheilichkeit* du monde généré par « la perte du contact vital avec la réalité » [1], jusqu'au « combat avec le réel » [2], le vécu « d'agonie primitive » [3], et leur rémission parfois toute relative dans une chronicité plus ou moins désertée du vivant. Dans la disparité des tableaux cliniques et la multiplicité des manières d'être schizophrène, le sujet est en perte de lui-même, égaré loin du monde commun, et se débat dans l'errance de son immanence chaotique. En altérant l'organisation psychique dans ses strates les plus archaïques, le processus pathologique disloque l'élan processuel de l'homme et ses modalités synchro-diachroniques de vivre. Atteint dans sa temporalité et dans son procès de temporalisation, c'est-à-dire dans le mouvement même de constitution de temporalité, le sujet est aboli en tant que devenir existentiel, ancré dans la réalité ambiante. Le séisme peut atteindre à la fois le temps psychologique gnosiologique, le temps constitué par la conscience qu'est le temps vécu des phénoménologiques, le temps éprouvé dans l'expérience consciente du temps, enfin le temps constituant, ce temps vital et pathique, moteur et milieu de toute constitution qui ne fait qu'un avec la subjectivité, précise Tatossian [4], et dont les doléances du patient ne rendent pas toujours compte. Classiquement, les tableaux descriptifs de la schizophrénie ont recherché l'impact morbide dans les différentes fonctions du sujet. Cette démarche a permis de montrer que, plus fondamentalement, c'étaient « l'unité intérieure » [5], « l'harmonisation » [6], ou encore « l'ensemble de ce qui rend possible l'expérience » [7] qui se trouvaient détruits par la maladie. En deçà des fonctions psychiques, une sorte de « tissu interstitiel » de l'être semble se désagréger. Ce « tissu interstitiel », à concevoir à la fois comme intrapsychique et intersubjectif, est à la source du processus de phénoménalisation du monde et de soi, du principe de l'engagement dans la temporalité et la spatialité, comme il est constitutif du rapport à l'autre et du maintien de la continuité de soi. Cette notion est inaugurée dans la clinique par Winnicott [8] quand il trace en pointillé le concept de transitionnel, cet « entre-deux » qui à la fois unit et sépare le sujet et le monde dans une ligne frontière floue et poreuse.

Trouvant ses développements contemporains dans les réflexions sur la frange, le tiers, l'interface, l'*aïda* [9] ou l'entre, cette notion invalide la séparation monadique du sujet et du monde, rectifie la conception classique qui les opposait en « face-à-face », et cherche à circonscrire dans « le contact, l'ambiance, la syntonie, l'atmosphère », cette sorte d'espace-temps commun qui les relie dans une relation d'inclusion réciproque ou de co-implication. Cette perspective s'inscrit dans la lignée de la pensée heideggerienne, qui conçoit la « mondanéité » comme structure princeps de l'existant et caractère fondamental de « l'être-présent » et de « l'être-au-monde », réconciliant par là « le temps de l'être » avec « le temps du monde » que toute la pensée moderne, depuis Augustin jusqu'à Husserl, avait maintenus dans une antinomie séparatrice. Dans la schizophrénie, le fléchissement de l'élan processuel incline le sujet à la rétroaction, à la rétrogradation, à la rétraction, à rebours de toute finalité humaine. Atemporalité, « parachronie, uchronie, dyschronie » [10], ou encore « catachronie » [11], ce travail tente de relever quelques-unes des spécificités de la dislocation temporelle schizophrénique, pour les comprendre finalement comme l'effet tragique de l'illégitimité de l'homme schizophrène dans le monde.

Le déphasage du temps interne et du temps externe

Si la destruction temporelle apparaît d'emblée massive, l'atteinte schizophrénique peut cependant épargner le temps exogène : les marqueurs des temps sociaux sont parfois préservés de la distorsion. Le plus souvent, un déphasage et un décalage sont sensibles entre le temps intensif, temps interne qualitatif, construit ou potentiel, et le temps transitif, temps appris et fondé sur les repères extérieurs. Les différentes strates du temps ne s'harmonisent plus, semblent écartelées et trouées. Si la chronométrie persiste, elle demeure séparée du vécu et se donne comme une forme vide, un savoir asséché de n'être plus irrigué par le processus de temporalisation. Le secteur conservé du temps externe n'entre plus en résonance avec l'élan vital de temporalité, un peu à l'image d'un métronome qui battrait à vide, ayant perdu la mélodie dont il réglait le tempo. Voyons-le dans deux vignettes cliniques. Paul, jeune hébéphrène, pouvait me dire :

Je sais que c'est l'hiver, je vois la neige dehors. Mais je ne sais pas bien s'il fait froid ou s'il fait chaud. J'ai besoin qu'on me dise qu'il faut mettre un chandail, parce que tout seul, je ne le sais pas.

On remarque l'absence d'articulation entre la saisie conservée du temps météorologique et le vécu subjectif ressenti, qui ne donne plus lieu à une conséquence adaptée dans le quotidien. La chronogenèse est figée.

Michel, schizophrène chronique qui s'est longtemps essayé à la peinture, connaît parfaitement son âge, sa date de naissance et la date du jour. En même temps, il s'affirme contemporain de Léonard de Vinci « qui lui a montré directement ses secrets de peintre ». Il sait pourtant fort bien situer historiquement son maître à l'époque de la Renaissance. Si on lui fait remarquer le hiatus, il explique

que « sa vie est en perpétuelle renaissance », et par le pouvoir d'un mot, sa rencontre avec le maître peut avoir eu lieu. La distorsion délirante transforme la réalité historique de ce qu'on peut considérer comme une tentative de métaphore du *Nom-du-Père*, en bouleversant la logique, la chronologie et la finitude humaine. Le délire s'empare d'un élément de l'histoire commune, se l'approprie et l'intègre dans sa néoréalité, par le biais du signifiant qui tout à la fois qualifie une époque historique et spécifie sa vie. On remarque la coexistence pacifique, ou non problématique pour lui, de cette distorsion temporelle avec la conservation du temps exogène, puisque, répétons-le, Michel est tout à fait repéré dans le temps chronologique et son héros est fort bien situé dans son époque. La chronologie fonctionne correctement, mais en dissonance avec la chronométrie, et la chronogénèse, demeurée vive, est au service de la construction délirante.

Si l'on peut parler d'un assèchement du temps vécu pour Paul et de son hypertrophie délirante dans le cas de Michel, on note bien chez les deux patients la désarticulation des registres temporels. Ils ne s'interpénètrent plus d'une façon homogène et sont déphasés. Le temps externe, préservé pour Michel, n'ouvre plus à un processus d'historicisation logique et ordonné, ou bien se donne pour Paul comme un savoir désincarné et vide de conséquence.

La stagnation du flux temporel

L'atteinte psychotique altère le vécu du temps dans son écoulement, sa fluidité. Le Chronos, comme « temps qui passe », cesse de s'intégrer au vécu. La temporalité se transforme en une catégorie formelle : le schizophrène sait que le temps passe mais ne le sent plus dans un synchronisme vécu, en syntonie avec le monde ambiant [6]. Minkowski montre comment le temps vécu du schizophrène, coupé de ses extases, sans ramification vivifiante, stagne : il se spatialise, se rétrécit en un schème abstrait et quantitatif, dans lequel le temps intensif se dissout dans le temps transitif. Arrêté dans sa fluvialité, le temps est sans durée et éternel. Le moment actuel devient stagnant, sans échappement ni déprise possibles. De n'être plus en phase avec le monde ambiant, il se fait marasme. Son adhésivité englobe le sujet dans un actuel que les tensions protensives et rétensives ne sous-tendent plus. Lui est impossible le présent de la présentification, réduit à un maintenant atemporel, fermé au temps qui ne le traverse plus, ne le porte plus, ne le transcende plus. La texture du présent, Maldiney nous invite à la concevoir à partir de l'ouvert : présent de la *prea-sens*, à l'avant de soi. Cette ouverture de l'être en précession de soi est accueillie à l'advenue du monde. « Un soi s'apporte lui-même en se portant à soi, écrit-il. Le *ex* de *ex-sistence* ne signifie pas l'extériorité mais la transcendance » ([12], p. 31). Au schizophrène est impossible l'ouverture à l'orée du devenir. Il reste assigné à résidence dans un non-présent gélifié, hors temporalisation ; ce qu'exprimait le malade de Minkowski dans *Le temps vécu* : « Je vis un maintenant d'éternité. »

Pour Paul, notre patient, « sa vie est un film ». Il la regarde défiler en spectateur perplexe, à peine attentif : il ne la sent pas lui appartenir en propre et ne la

comprend pas. Elle se donne à lui sous la forme d'un défilé d'images, qu'il appelle « les diapositives », exprimant ainsi leur rythme saccadé et quasi mécanique.

Je suis ici avec vous dans ce bureau, me dit-il, mais en même temps, « je suis quand j'étais petit », à X., avec mes parents. Mais tout cela se mélange et je ne peux même pas être ici avec vous.

Son maintenant n'est pas le présent d'une présence. « Les diapositives » de son enfance, juxtaposées à l'actuel, le brouillent sans parvenir à s'insérer dans le continuum en devenir qui serait son histoire, configurée et appropriée : Paul ne parvient pas à vivre pleinement le présent, et son passé ne peut pas prendre le caractère de passé dépassé, de souvenir remémoré, de perspective réouverte à l'horizon depuis le présent, tel un *là-bas* qui ne prend sens que d'être considéré depuis un *ici*. L'ouverture du champ de la présence, selon Merleau-Ponty, n'est possible que par une synthèse de transition, dans laquelle les dimensions temporelles se recouvrent et se confirment les unes les autres. Il compare ainsi le temps au paysage qui, tout entier, s'éloigne par la fenêtre du train :

Le jaillissement d'un présent nouveau ne provoque pas un tassement du passé et une secousse de l'avenir, mais le présent nouveau est le passage d'un futur au présent et de l'ancien présent au passé ; c'est d'un seul mouvement que d'un bout à l'autre le temps se met à bouger ([13], p. 479).

S'il ne peut accéder à son passé à partir du présent, c'est que Paul ne dispose plus du schéma subtemporel extatique du temps qui en sous-tend les extases. Son champ de présence ne réalise pas cet ancrage – ancrage au demeurant oscillant, traversé par l'arrivée du temps dans le procès de temporalisation – à partir duquel pourraient se déployer les extases temporelles.

La subversion de la linéarité et de l'irréversibilité du temps

Notre conception du temps, héritée de la chrétienté, oppose à l'éternité et à l'infini du monde grec un temps linéaire et sagittal. Entre les bornes du commencement et de la fin du temps peut se tendre le réseau synchronique de l'histoire. Mais c'est seulement depuis le *télos* que peut s'imaginer l'*arché*. Si l'homme est élan vers l'avenir, la temporalité se constitue aussi rétrospectivement de ce regard en arrière dont la remémoration freudienne a signé la fécondité clinique, depuis que Freud et Breuer [14] ont démontré que le langage peut être une remise en circulation du temps enkysté dans le symptôme hystérique.

Pour tout sujet, les bornes de sa vie sont une butée fantasmatique ultime, dont témoignent ses fantasmes organisateurs. À l'impossible représentation de sa naissance et de sa mort, le névrosé substitue ses constructions fantasmatiques et mythes personnels, qui seront des schémas ordonnateurs en quête de sens. Il n'en est pas de même pour le psychotique. Dans les productions schizophréniques – créations, protocoles de Rorschach, constructions délirantes – les points limites de la vie apparaissent de façon récurrente, dans une facture spéciale. Au temps

linéaire peut se substituer un temps circulaire qui se replie sur lui-même comme pour mieux s'annuler : il se donne alors comme un étrange moment immobile de contamination, dans lequel naissance et mort se télescopent, se confondent et s'annulent dans le néant. La « flèche du temps », selon l'expression d'Eddington [15], n'a plus de direction. « Je suis un personnage morne et mort-né », écrit cette patiente au centre du tableau où elle s'est représentée comme une sphère noire, compacte et fermée, sur le fond totalement rouge du cosmos. Des années auparavant, dans des hallucinations acousticoverbales, des voix l'insultaient, la traitant de « fausse-couche ». À se figurer mort-né dans le non-être du temps, le schizophrène tente d'exprimer l'impossible déploiement de son histoire et son insupportable destinée. La fusion des butées de la vie ressortit à une faille du symbolique [16], dont la théorie lacanienne montre qu'elle abroge la possibilité de séparation, de différenciation, d'individuation. Là où le fantasme du névrosé brode à loisir, le schizophrène bascule dans le délire, autoconstruit sa généalogie et s'inscrit dans un lignage extravagant dont témoignent les délires de filiation. Ainsi Marie, une jeune schizophrène, peut me dire : « Je suis enceinte de ma mère et le fœtus est mort. » L'insensé de son propos, en bouleversant l'enchaînement de la génération, en renversant l'ordre d'une filiation au demeurant annulée dans la mort, en ne sous-entendant qu'une paternité incestueuse ou forclosée, traduit l'horreur de son impossible advenue à l'existence symbolique : sa négation, son désaveu, sa néantisation même, dans un télescopage saisissant de la génération et de la mort. La monstrueuse réintégration du produit, la subversion de l'irréversibilité du temps, la négation de la filiation, comme d'ailleurs au Rorschach les procréations étranges qui entremêlent les espèces et les règnes, s'inscrivent dans l'absence de la coupure symbolique qui sépare l'*Infans* aliéné à la Chose maternelle pour l'assujettir dans le temps humanisé de la culture.

Soumis à l'interdit de l'inceste, inscrit dans la continuation de l'espèce, subordonné à la différence des sexes et à sa double filiation, conscient de sa finitude, le sujet est enregistré dans le temps de la communauté. Légitimé dans l'institution symbolique, il trouve sa mesure humaine. Cette légitimation, l'aliéné non assujéti en accuse indéfiniment la faillite, réduit parfois à ne pas pouvoir concevoir ce qui fait l'essence de son espèce, rejeté à l'horreur du Réel. Les propos délirants de Marie, dans leur incohérence même, sont certes le constat d'une impossible advenue à l'existence et du non-sens de sa vie ; mais ils ne recèlent pas moins une tension désespérée vers un recommencement, un appel pathétique à s'engendrer dans le projet mégalomane de refaire sa génération, en s'instituant à la fois mère et fille d'elle-même. Dans la folie du *télos* en quête d'une légitimité à exister et qui voudrait refonder son *arché* dans le Réel, oserons-nous dire, n'insiste pas moins l'invocation pathétique d'un possible dans l'impossible. Freud le premier a explicité la signification essentielle du délire comme tentative de reconstruire une réalité perdue, et Binswanger lui a restitué son sens existentiel plénier : « *L'Idéal Présomptueux* » [17] et inaccessible du schizophrène résulte d'une radicale perte d'assise dans le monde commun et vise à modéliser son expérience inconséquente dans une sorte d'échappement par le haut, mais coupé d'un

soubassement existentiel véritable et donc de toute possibilité de réalisation. *L'Idéal Présomptueux* de Marie est de recréer son fondement, à défaut de parvenir à prendre pied dans le fond d'une existence qui se dérobe. Ce qui fait le fond de l'existence peut être appréhendé par la notion de continuité.

La fracture de la continuité et la non-intégration de l'événement

La continuité, concept caduc pour la physique moderne, permet de concevoir l'identité comme le maintien de soi à travers le changement. Devenir autre tout en restant le même est le paradigme de la nature historique de l'homme, et l'impasse ontologique du schizophrène est de ne pas parvenir à conjuguer le paradoxe du changement dans la permanence. La continuité est le flux processuel de « durée intérieure » thématifiée par Bergson [18], qui fait la trame de « l'exister » et permet l'expérience naturelle et la constitution de la réalité. Processus fonctionnel de liaison et de synthèse, elle tisse entre les intervalles temporels un continuum intégrateur, au travers des événements et du discontinu.

La continuité, écrit H. Faure, réajuste sans cesse notre présent au point antécédent. [...] [Elle est] la sécurité qui même au plus profond de nos endormissements maintient le fil de notre personnalité identique ([19], p. 11).

La continuité œuvre dans les métamorphoses tranquilles qui modèlent le sujet, en intégrant la passagèreté dans le mouvement processuel du devenir ; comme elle est aussi au principe du travail de deuil quand le drame déchire brutalement le tissu existentiel, nécessitant son retissage. Elle est le fond de garantie de l'identité et de la fidélité à soi, et se confond avec la subjectivité. À la base de la cohésion du temps vécu, selon Minkowski, elle réalise l'unité à partir de laquelle l'élan vital peut se fractionner en élans particuliers, visant des objets particuliers. Dans l'expérience naturelle, ces élans s'enchaînent et se synthétisent pour constituer la texture unitaire de l'histoire, là où la pathologie psychotique laisse apercevoir la fissure de la cohésion du monde et l'éclatement de l'unité de soi. Ce schizophrène explique qu'il se sent « autre, étrange et différent » selon les gens qu'il côtoie, les lieux et les situations dans lesquels il se trouve : de ne pouvoir s'éprouver le même dans la différence, il est condamné à une sorte d'errance, à la fois identitaire, spatiale et temporelle, à la marge du monde commun, jeté aux aléas des événements. Car le surgissement de l'événement rompt l'unité du monde et la cohésion de soi.

Ainsi Pierre, un jeune patient, se promène dans un magasin au cours d'une permission quand brusquement toutes les lampes au néon s'allument ensemble. Il est immédiatement saisi d'une angoisse incoercible et rentre précipitamment à l'hôpital. Il me dira par la suite qu'il a ressenti qu'une décharge électrique le traversait de part en part, le clouant sur place. S'en suivent une majoration globale de ses troubles, des maux de tête importants et une recrudescence de son vécu persécutoire : « Maintenant, on m'attaque à l'électricité ! ». Pour chacun, cette expérience se résumerait à une légère déstabilisation, nécessitant d'intégrer

l'événement en lui restituant sa signification réaliste référée au contexte. Pour Pierre, elle surgit dans le monde comme une conflagration qui en brise les coordonnées. Elle est ressentie comme violence intentionnelle, effraction brutale de son être qui s'incarne dans un éprouvé corporel et confirme la thématique persécutoire de son *projet de monde* délirant. Le schizophrène est exposé à l'événement sans parvenir à *l'exister*. Phénoménologue de l'événement, Maldiney explicite comment l'événement est une mise en demeure de la présence, exigeant une transformation réceptive et appropriatrice qui permet de l'exister.

Dans la psychose, il n'y a plus d'événements. La mise en demeure de la présence se résout en déchirure : la transformation ne suit pas (p. 277) [20].

Ce passage de l'intentionnalité à la pure réceptivité, à la pure affectation par « l'irruption du soudain », est la « transpassibilité » [21] : passible de l'événement contre lequel je ne puis rien, qui fond sur moi avant d'être possible et pensable, capable seulement d'endurer son épreuve, j'ai aussi cette capacité infinie d'ouverture pour l'accueillir. Cette ouverture est ouverte à rien, sans dessein, sans schéma préparatoire, sans pourquoi, sans projet non plus, car le projet est de l'ordre du possible. La phénoménologie de l'événement, que Maldiney conçoit comme ouverture et départ de soi, trouve un prolongement fertile dans la perspective nouvellement dégagée d'une « phénoménologie du retour » [22] – à savoir du retour *à soi* – fondée sur la conception de l'identité de Ricœur. En effet, pour ce dernier, l'identité est essentiellement narrative et il n'y a de temps humain, c'est-à-dire de temps composé, que le temps raconté. Et au-delà du paradigme temporel et de ses altérations, chers à la tradition phénoménologique, c'est d'une perspective d'anthropologie phénoménologique que l'historialité humaine s'inscrit comme *trans-temporalité*, en intégrant toutes les composantes d'accumulation, de sédimentation, de recommençabilité et de mutabilité de l'existence [23]. Ricœur conçoit l'identité comme une dialectique transactionnelle entre le pôle de *l'idem* et le pôle de *l'ipse* [24] : c'est-à-dire entre d'une part *l'idem*, qui définit ce qui en l'homme reste « le même dans le temps », par exemple et entre autres ses identités de rôles substantielles, et d'autre part, *l'ipse* qui circonscrit sa subjectivité fondamentalement indéfinissable et absubstantielle, qui est une structure de permanence, de pur « maintien de soi ». Cette conception de l'identité, appliquée de façon féconde à la phénoménologie des psychoses [25, 26], permet à Charbonneau d'expliquer comment l'expérience ébranle l'unité formelle du monde et expose l'identité, en mettant à l'épreuve la structure ipséique : cette crise, l'homme sain parvient à la résoudre au décours de l'expérience, au terme d'un retour à soi, à l'issue d'une passe intrasubjective, dans un mouvement de subjectivation qui est une transaction entre *l'idem* et *l'ipse*. Il peut alors recomposer son soi, reconstruire la cohésion du monde et retrouver l'unité formelle de l'expérience. Lui est restituée une forme de présence, présence à soi comme présence au monde : il *consiste en se tenant comme soi*. À l'inverse, écrit l'auteur, « (dans) l'impasse psychotique, il y a échec à opérer ce mouvement simultané, de réunification de l'expérience et de restitution de soi » ([22], p. 120).

Si la psychose est une impossibilité à faire expérience, à reconfigurer les choses dans l'ensemble du monde, elle reste une expérience de choses sans monde. Le psychotique est à ce titre l'homme d'une « impossible Odyssée ».

La déchirure de l'expérience naturelle

Binswanger définit l'expérience naturelle de la réalité à partir de l'*Ur-doxa* husserlienne : l'expérience naturelle, selon Husserl, suppose une foi originaire, une présomption de confiance : « Le monde réel ne réside que dans la présomption constamment prescrite que l'expérience continuera constamment à se dérouler selon le même style constitutif [27]. »

Pour s'établir, l'expérience naturelle requiert la constance d'une réalité familière et la permanence d'un enchaînement des choses s'ordonnant selon des règles stables d'intelligibilité, de causalité, de chronologie, sédimentées dans la répétition. Dans les prémisses de l'atteinte schizophrénique, les sentiments d'irréalité et d'étrangeté, brutaux ou insidieux, traduisent la fêlure ou l'éclatement de l'expérience naturelle. Les êtres et les choses, perdant leur cohérence naturelle dénaturée en collusion ou en complot, apparaissent désaccordés et effrayants. Le monde cesse d'être fiable, compréhensible, partageable. Par exemple, cette institutrice raconte qu'elle surveille comme chaque jour ses élèves à la récréation, mais peu à peu les perceptions lui arrivent séparées, sans lien de causalité, hors contexte.

Je crois que je ne faisais plus le lien, dira-t-elle par la suite, entre ces enfants qui couraient dans tous les sens, ces cris qui me perçaient les oreilles et ces horribles bouches ouvertes, sans fond...

Si Binswanger introduit la notion de perte de l'expérience naturelle, Blankenburg, dans une orientation nettement heideggerienne, thématise la défaillance de l'expérience naturelle dans l'hébéphrénie par la notion de « perte de l'évidence naturelle » [28]. L'expérience naturelle est le sens commun fondateur de l'intersubjectivité, qui préside à l'expérience pragmatique d'une quotidienneté partagée. Antéprédicative, elle se donne comme une masse anonyme d'évidences, toujours déjà présentes et toujours oubliées. Elle se constitue dans l'expérience sensible à partir d'un réseau implicite de renvois et de conjonctures, qui instaurent une mondanéité cohérente, unitaire et spontanée où *les choses vont de soi*. Maillon intermédiaire entre le sensible et le sens, elle est l'infrastructure du symbolique. Elle fonde ainsi le cadre du rapport du sujet et du monde dans une alliance tacite, par laquelle *l'être-dans-le-monde* trouve l'assise pour se constituer *être-du-monde*. Enracinement basal dans le monde préréflexif, puissance vitale porteuse, l'évidence naturelle est « l'instance de fondation » par quoi l'homme est fondé dans le monde auquel il redonne sans cesse fondement par sa pratique. Dans la circularité de ce mouvement, il s'éprouve justifié dans son expérience, laquelle confirme chaque fois l'ordre des choses et la réalité du

monde, et raffermir son identité. Il trouve ainsi une légitimation de soi dans l'usage du monde. En perte des évidences et de leur naturalité, le schizophrène reste perplexe devant les plus simples choses en défaut de conjonctures. Non engagé originairement dans les évidences naturelles, il ne peut les mettre entre parenthèses : elles restent « devant lui », comme hors d'atteinte. Privé du sol pour se laisser aller en confiance, sans un site pour laisser être sa présence, il ne dispose pas du fond matriciel où s'appuie l'élan vital, qui est l'essor processuel de l'être et le mouvement du devenir. L'impossibilité de séjourner simplement dans le monde pourra le précipiter dans le devancement de soi dans un avenir vide, son « impatience existentielle » traduisant la crainte de ne pouvoir advenir à soi, que Kimura traduit comme « temporalité *ante festum* » [9]. Le moment *ante festum* de la temporalité schizophrénique trahit l'échec dramatique de sa constitution fondamentale : en s'autonomisant, en fonctionnant seul, amputé du passé, coupé du fond de l'expérience, il incline le *Dasein* dans la direction du seul devancement de soi dans un avenir vide. Mais la quête d'une possibilité d'advenir à soi-même est déjà compromise dans son fondement constitutif. Sans pouvoir prendre fond et trouver fondement, le schizophrène ne parvient pas à trouver la nécessité interne qui l'engagerait à assumer son effectuation. Sa praxis se résumera alors à « [...] planter là son acte ou son œuvre, dans le monde ambiant, sans se préoccuper des exigences de celui-ci, comme si, au fond, il n'existait pas du tout » ([29], p. 173).

De l'autre que soi à l'autre de soi

Mais perdre la naturalité de l'évidence, c'est aussi perdre le monde commun, la sphère intersubjective. L'atteinte du soubassement de la temporalité est conjointement l'atteinte de la possibilité d'instaurer l'être-avec : toute co-présence est présence à soi. Le défaut de l'ajustement relationnel dans la rencontre, la bizarrerie du contact, effet de la défaillance des facteurs syntones, selon Minkowski, reflètent la désynchronisation des vécus, l'impossibilité d'un authentique être-avec ici et maintenant. Ce qui sur la scène psychique s'initie comme relation d'objet est déjà compromis dans son fondement constitutif, par l'impossibilité, selon Kimura, d'un rapport de fond conséquent avec son propre fondement ontologique. Kimura conçoit la schizophrénie comme « une pathologie de l'intersubjectivité, du rapport de sujet à sujet, où le soi se constitue comme principe du rapport à l'autre sujet ou comme acte de se rapporter à ce rapport lui-même » ([9], p. 124).

La personne se construit d'abord dans l'*aida* intersubjectif, c'est-à-dire dans « l'entre » des relations interpersonnelles, fond et fonds de la communauté humaine et « lieu commun originaire des existences multiples », pour ensuite se différencier et s'individualiser comme *aida* intrasubjectif. Si le soi s'individualise en posant le non-soi, l'altérité de l'autre réverbère l'expérience d'une altérité traumatique plus absolue, celle de l'autre de soi, du dédoublement, de l'altérité intime. L'*aida* intrasubjectif est l'épreuve de la différence dans l'iden-

tité et de l'identité dans la différence : épreuve où s'abîme le schizophrène, car elle se dépasse à la condition de pouvoir s'appuyer sur l'*aïda* intersubjectif authentique. Mais, inauthentique et défaillant dans la schizophrénie, il compromet l'instauration du soi-même et de l'identité propre, donc de toute relation intersubjective. Le même est à entendre ici dans le sens du mouvement de « différence » de J. Derrida, terme qui circonscrit la dimension d'absence à soi dans la trace, comme cette possibilité qui habite en creux l'actualité du maintenant, telles l'appréhension, la rétention, la représentation. Elle est le mouvement qui, articulant présence et non présence, est l'autoconstitution du temps, « autoaffectation », et qui dans le mouvement de la répétition, à partir du pli du retour, « [...] produit le même comme rapport à soi dans la différence d'avec soi, le même comme non identique » ([30], p. 75-76). L'épreuve de l'altérité en soi, chacun peut la connaître, par exemple en regardant longuement son visage dans un miroir : l'angoisse est rarement absente au rendez-vous. Pour le schizophrène, cette expérience reste une crise indépassable : elle risquera de l'enliser dans une réflexivité abyssale, tel ce patient interminablement absorbé dans la contemplation d'une goutte de lait sur la table et qui « se cherche dans la matière » ; ou encore, elle l'exposera à subir dans son intimité la contamination du propre et de l'étranger, par l'invasion de l'autre dans le soi ; à moins qu'elle ne le mène à s'attribuer dans le délire un « en-face », qui est la projection de l'autre de soi travesti en autre que soi, figure convoquée qui fait retour dans la persécution.

La dislocation de l'espace vécu

Catatonique enfermé dans la gangue défensive de son corps, autiste voué à l'immuable, maniéré automate, halluciné égaré dans « l'espace noir » [6] ou encore délirant traversé par les objets ou envahi par l'espace – comme Marie, notre patiente, demandant « qu'on lui couse le sexe, car ouverte à tous les vents, elle se sentait pénétrée par le monde » –, les différentes manières d'être schizophrène témoignent d'une structure spatiale disloquée. Le schéma subspatial s'altère dans les catégories fondamentales de proche et de lointain, mutuellement impliquées : *ici, là, là-bas* sont les catégories qui structurent un espace vécu horizonné à partir du corps percevant. Si, selon l'expression de Zutt [31], « le pas de l'homme et l'espace s'entrelacent », Straus [32] fonde cet entrelacement dans le corps propre sentant, se mouvant et s'orientant vers le monde par le désir, dans ce chiasme qui ouvre l'espace pour le corps et meut le corps dans le monde. Dans la schizophrénie, la sphère existentielle de la spatialité se rétrécit, s'objective et se réifie, jusqu'à « la dislocation des horizons de l'expérience » [33, 34]. Les entrelacs du corps et de l'espace dans le mouvement perdent leur naturalité. Illustrant à sa façon l'espace symbolique sémantique de Cassirer, ce patient un peu « clochard céleste » vagabonde dans le labyrinthe souterrain de Paris, dérivant d'une station de métro à une autre et d'un signifiant à un autre signifiant, aimanté par le seul fil rouge de ces énigmatiques toponymies qui, des *Filles-du-Calvaire*, l'appellent

à *Bonne-Nouvelle* et dévient sa route de *Richard-Lenoir*. Cette malade, depuis qu'elle se sent séparée de son entourage familial et amical « par un mur invisible », se plaint d'avoir « perdu la chaleur humaine ». Bientôt des ondes télépathiques froides, issues des rayons de produits surgelés des magasins, la traversent et la relient à l'univers « pour une mission de communication sidérale absolue ». Le *Mitwelt*, espace vécu affectif, et l'*Umwelt*, le monde qui nous porte, sont ici abolis dans leur composante originelle *d'être-là-avec*, ressentie comme perte de chaleur humaine, et l'espace imaginaire demeuré intact, univers abstrait, cosmos froid et désincarné, surdimentionne son mandat de communication télépathique. Si l'ubiquité de l'onde peut traverser « le mur invisible », sa grandiose mission la voue à l'espace-temps sidéral du réel. La contamination schizophrénique peut envahir la « distance vécue à la chose » [13] ou « la distance-qualité » [6] et détruire la structure spatiale de l'existence jusque dans la constitution originaire du *jeté devant* de l'*ob-jet*, ce dont témoigne l'autiste bouleversé par le simple déplacement d'un objet dans l'espace.

La folie schizophrénique, écrit A. Fernandez-Zoïla, est le manque d'espace à soi, la pesanteur, l'effondrement sans vraie démente, l'engloutissement dans l'isolement, le refus, le pseudo-orgueil d'un quant-à-soi vide d'espace ([35], p. 89).

Si les référentiels spatiotemporels sont propres à tout système vivant en relation avec un milieu, leur déstructuration dans la schizophrénie s'inscrit comme une perte du monde, rejetant finalement le sujet à l'inconstance, à l'incohérence, à l'inconsistance.

Conclusion

La déstructuration de la temporalité schizophrénique ressortit à une faillite inaugurale dans la constitution de son fondement ontologique. Cette faillite inaugurale, que la psychanalyse conceptualise comme une béance originelle dans la texture symbolique de l'homme, le laisse sans origine, indéfini dans la lignée des pères, illimité dans la chaîne des générations, sans limite et sans mesure. Si la phénoménologie psychiatrique s'est ouverte sur la magistrale description par Minkowski des altérations du *Temps vécu*, puis a déployé, avec Binswanger, les conséquences de ces altérations dans la constitution du soi, du corps et l'autre, la phénoménologie de l'expérience de Blankenburg permet aujourd'hui d'explicitier comment le schizophrène, faute d'un enracinement solide dans le monde préréflexif, est privé d'une légitimation de soi dans l'expérience naturelle. Cette défaillance inaugurale est génératrice d'une illégitimité à exister, qui s'inscrit comme un défaut d'ancrage dans le monde et dans le soi et engendre une existence où rien n'est véritablement arrimé. Exproprié de son intimité, sans appartenance propre, impuissant à maintenir son soi au décours de l'expérience, sans pouvoir constituer et habiter le monde, le schizophrène est condamné à l'errance : errance dans un temps désagrégé, dans un espace sans horizon, sans perspective et sans site, dans un symbolique troué,

dans une identité instable, dans une subjectivité en défaut de continuité ; errance proprement ontologique qui peut le rejeter à l'espace-temps sidéral du réel, au temps cosmique d'un éternel retour sur le néant de l'être. Pour parvenir à déployer son existence, lui incombe la tâche impossible de se fonder : il s'y épuise, qu'il s'embourbe dans le *sillon à côté* du délire, qu'il se précipite dans une possibilité vide d'advenir à l'existence, ou qu'il s'efforce de reconstruire artificiellement les assises de son élan transcendantal.

Si la folie ne fait jamais que réaliser à sa manière la condition humaine, la condition schizophrénique est à l'endroit de l'anthropologie un questionnement : celui de l'arrimage du sujet dans le temps de la culture, de sa légitimation dans l'ordre symbolique, de sa justification dans l'expérience naturelle. Tout autant, elle est pour une anthropologie phénoménologique naissante une interrogation vive sur les actes fondateurs du rapport au monde et les conditions originaires de *l'exister*, de *l'habiter*, de *se situer* dans le monde. Mais en deçà ou au-delà de sa valeur heuristique, elle demeure ce drame humain qui engage le thérapeute à soutenir la gageure que l'intersubjectivité dans une rencontre plénière est constituante de temporalité et instituante d'une légitimité à exister.

■ RÉFÉRENCES ■

- 1 Minkowski E. Au-delà du rationalisme morbide. Paris : L'Harmattan ; 1997.
- 2 Racamier PC. Les Schizophrènes. Paris : Petite Bibliothèque Payot ; 1980.
- 3 Winnicott DW. La crainte de l'effondrement. Nouvelle revue de psychanalyse 1975 ; 11 : 35-44.
- 4 Tatossian A. Phénoménologie des psychoses. Paris : Masson ; 1979.
- 5 Kraepelin E. La Psychose réversible. Paris : Navarin ; 1987.
- 6 Minkowski E. (1933) Le Temps vécu. Brionne : Gérard Monfort ; 1988.
- 7 Berze J, Gruhle J. Psychologie der Schizophrenie. Berlin : Springer ; 1929.
- 8 Winnicott DW. Jeu et réalité. Paris : Gallimard ; 1975.
- 9 Kimura B. Écrits de psychopathologie phénoménologique. Paris : PUF, coll. Psychiatrie ouverte ; 1992.
- 10 Fernandez-Zoila A. Ruptures temporelles et « notions » d'événements temporels. Temporalité ; 1988. p. 5-11.
- 11 Caïn J. Temps et psychanalyse. Toulouse : Privat ; 1982.
- 12 Maldiney H. L'existant. In : Fédida P, Schotte J, éd. Psychiatrie et existence. Grenoble : Jérôme Millon ; 1991. p. 23-46.
- 13 Merleau-Ponty M. Phénoménologie de la perception. Paris : Gallimard, coll. Tel ; 1992.
- 14 Freud S, Breuer J. Études sur l'hystérie. Paris : PUF ; 1985.
- 15 Eddington AS. The philosophy of physical science. Cambridge : University Press ; 1939.
- 16 Lacan J. Réponse au commentaire de J. Hyppolite sur la Verneinung de Freud. In : Écrits. Paris : Seuil ; 1966. pp. 381-99.
- 17 Binswanger L. Le Cas Suzanne Urban. Brionne : Gérard Monfort ; 1988.
- 18 Bergson H. Matière et mémoire. Paris : PUF, coll. Quadrige ; 1990.
- 19 Faure H. Les Appartenances du délirant. Paris : PUF ; 1966.
- 20 Maldiney H. Événement et psychose. Penser l'homme et la folie. Grenoble : Jérôme Millon ; 1991.
- 21 Maldiney H. De la transpassibilité. Penser l'homme et la folie. Grenoble : Jérôme Millon ; 1991.
- 22 Charbonneau G. Anthropologie phénoménologique et phénoménologie psychiatrique : crise du maintien de soi et crise du maintien de l'expérience. In : Beaune JC, ed. Phénoménologie et psychanalyse, étranges relations. Seyssel : Champs Vallon ; 1998. p. 111-25.

- 23 Ricœur P. Temps et récit, tome III. Le temps raconté. Paris : Seuil ; 1985.
- 24 Ricœur P. Soi-même comme un autre. Paris : Seuil ; 1990.
- 25 Tatossian A. L'identité humaine selon P. Ricœur et le problème des psychoses. *L'Art du comprendre* 1994 ; 1 : 99-106.
- 25 Charbonneau G. La dialectique idem-ipse et le maintien de l'identité humaine. *L'Art du comprendre* 1994 ; 1 : 107-19.
- 27 Husserl E. Formale und transzendente Logik (Logique formelle et transcendantale). Paris : PUF ; 1957.
- 28 Blankenburg W. La Perte de l'évidence naturelle. Paris : PUF, coll. Psychiatrie ouverte ; 1991.
- 29 Minkowski E. (1927) La Schizophrénie. Paris : Petite Bibliothèque Payot ; 1997.
- 30 Derrida J. La Voix et le phénomène. Paris : PUF ; 1967.
- 31 Zutt J. Auf dem Wege zu einer anthropologischen Psychiatrie. Gesammelte Aufsätze. Berlin : Springer ; 1963.
- 32 Straus E. Du sens des sens. Grenoble : Jérôme Millon ; 1989.
- 33 Garelli J. Constitution et dislocation des horizons de l'expérience : le cas Artaud (1^{re} partie). *L'Art du comprendre* 1994 ; (2) : 21-45.
- 34 Garelli J. Constitution et dislocation des horizons de l'expérience : le cas Artaud (2^e partie). *L'Art du comprendre* 1995 ; (3) : 7-24.
- 35 Fernandez-Zoila A. Espace et psychopathologie. Paris : PUF ; 1987.